

ÉPIDÉMIES ET SOCIÉTÉS MÉDIÉVALES

Joël Chandelier



On parle d'*épidémie* quand, à la suite d'une mutation de l'air, survient chez de nombreux hommes un genre particulier de maladie, par exemple lorsque presque tous deviennent frénétiques, pleurétiques, ou atteints d'une fièvre tierce.» Voilà comment Gentile da Foligno, médecin et professeur à l'université de Pérouse, définit en 1345, moins de trois ans avant la grande Peste noire, le concept d'épidémie. Les principaux caractères de l'événement, tel qu'il est compris à l'époque médiévale, sont déjà parfaitement définis. L'épidémie concerne une maladie unique qui, brutalement, frappe de nombreux hommes dans un espace donné; sa cause est clairement identifiée, c'est l'air ambiant qui, une fois corrompu, corrompt à son tour les hommes et les rend malades. Cet air vicié est le médium qui explique la contagion d'homme à homme: comme le dit encore Gentile da Foligno, le corps des malades «émet une vapeur putride qui, lorsqu'elle parvient à un corps disposé, l'infecte – et ce particulièrement si les maisons sont fermées car, en ce cas, cet air ne peut s'évacuer»¹.

Il est courant d'associer Moyen Âge et épidémies. La lecture des sèches annales du début de la période, tout comme les mentions récurrentes dans les chroniques plus tardives, donnent à penser que les épidémies comme les épi-zooties étaient alors monnaie courante. «Cet hiver-là [803], autour du palais et des régions alentours, eut lieu un tremblement de terre, et s'en suivit une mortalité», lit-on dans les *Annales du Royaume des Francs*. «En l'an du Seigneur 1286 [...], à Crémone, Plaisance, Parme, Reggio, de même que dans d'autres cités et diocèses d'Italie, survint une extrême mortalité d'hommes, mais aussi de poules», raconte encore le chroniqueur Salimbene de Adam². Parmi les affec-

Deux pages du registre des décès au village de Givry en Bourgogne, avec la liste des noms des défunts, du dimanche 21 (17 morts) au vendredi 26 septembre 1348 (16 morts).

Archives municipales de Givry (Saône-et-Loire), GG74, fol. 70v^e-71r^e.

Pages 20-21

Barthélémy l'Anglais, le Livre des propriétés des choses: les humeurs, vers 1247, édition du xv^e siècle.

Bibliothèque nationale de France, ms français 135, fol. 91.

¹ Gentile da Foligno, comm. Avicenne, *Canon*, I, 2.1.8, éd. Venise, 1520-1522, fol. 102ra.

² *Annales Regni Francorum*, éd. MGH, Hanovre, 1895, p. 117 et SALIMBENE DE ADAM, *Cronica*, éd. G. Scalia, Bari, 1966, vol. II, p. 894.

tions contagieuses les plus courantes à l'origine de ces poussées subites, les spécialistes actuels reconnaissent notamment la variole, le typhus ou encore l'ergotisme. Mais ces mentions qui affleurent dans les sources ne doivent pas nous tromper : la majorité des affections qui frappent et tuent les hommes et les femmes du temps sont chroniques, endémiques et courantes – ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas aussi mortelles dans la longue durée, bien au contraire.

La peste, maladie nouvelle et épidémie parfaite ?

Cet état sanitaire des populations médiévales, fait de maladies bien connues pouvant parfois provoquer des poussées, mais en fin de compte relativement stable dans le temps, explique le choc provoqué par la pandémie de peste, dite Peste noire, en 1347-1348. Bien que la maladie ait déjà frappé, quoique de manière moins violente, le monde méditerranéen au ^{vi}^e siècle (la fameuse « peste justinienne »), le souvenir en avait été largement perdu et les contemporains eurent l'impression d'avoir affaire à une maladie totalement nouvelle. « De mémoire d'homme n'est jamais survenue aucune pestilence aussi extraordinaire que ne l'est la pestilence qu'il y a aujourd'hui », affirme Gentile da Foligno au début du petit traité qu'il consacre à la maladie en pleine crise, au printemps 1348³. La violence du fléau en a fait, en quelque sorte, le modèle idéal de l'épidémie médiévale : brutale, emportant semble-t-il sans distinction tous et toutes, laissant les sociétés sans autre recours que celui de la prière. Et il est vrai que l'on peine à se représenter la violence de l'événement, qui touche aussi bien l'Asie et l'Afrique que l'Europe. Les historiens estiment aujourd'hui qu'entre 40 et 50 % de la population du continent a péri, localement, en l'espace de quelques mois. Le bourg de Givry, en Bourgogne, célèbre pour nous avoir laissé des registres démographiques exploitables, fournit des chiffres effrayants : alors qu'en temps normal une trentaine de décès étaient enregistrés par le prêtre chaque année, on en compte, entre mi-juillet et mi-novembre 1348, plus de 620 en quatre mois, soit sans doute près de la moitié de la population du village.

On comprend aisément que, face à une telle catastrophe, des réactions irrationnelles aient pu se faire jour – accusation des juifs et des lépreux, parfois suivie de massacres, critiques contre les élites laïques et ecclésiastiques responsables de la colère divine. Mais de telles réactions se révélaient vaines et ces explosions restèrent brèves et localisées. Boccace, qui évoque dans son *Décameron* la peste arrivant à Florence, décrit parfaitement le sentiment d'impuissance qui s'empare des populations : « On eut beau recourir, et mille fois plutôt qu'une, aux suppliques et prières qui sont d'usage dans les processions, et à celles d'un autre genre, dont les dévots s'acquittent envers Dieu. Rien n'y fit [...]. Quant au traitement de la maladie, il n'était point d'ordonnance médicale ou de remède efficace qui pût amener la guérison ou procurer quelque

3 Gentile DA FOLIGNO, *Consilium de pestilentia*, éd. Venise, 1494, fol. 76va.



allègement»⁴. Le goût pour le macabre dans l'art, qui se développe en parallèle, paraît confirmer l'impression d'une crise sanitaire, puis morale et spirituelle, qui touche un Occident qui se sent abandonné de Dieu et livré tant à la vanité de la vie qu'à la cruauté des hommes.

Et pourtant, à y regarder de plus près, on observe que les sociétés du Moyen Âge ne furent pas passives face aux épidémies, et singulièrement face à la peste – on peut même dire qu'elles firent preuve d'un dynamisme assez impressionnant étant donné l'ampleur de l'hécatombe. Individuelles ou collectives, scientifiques ou spirituelles, l'éventail des réactions se révélait très large, les unes n'excluant jamais les autres. La recherche de concours divin conduisit à la popularité de certains saints protecteurs qui devinrent les alliés les plus recherchés contre la maladie. Saint Sébastien était invoqué dans toutes les épidémies depuis qu'en 680, une procession en son honneur avait semblé interrompre un fléau en cours à Rome. Les flèches utilisées pour son supplice (vers l'an 300) et auxquelles il avait, dans un premier temps, survécu, furent considérées comme un signe favorable : elles représentaient, pour les fidèles, les traits de la colère divine, évoqués dans l'Écriture, que le martyr savait détourner. Un autre saint populaire fut saint Roch. Pèlerin théoriquement originaire de Montpellier et ayant vécu au ^{xiv}^e siècle, cette figure semi-légitimaire

Boccace, *Décameron*, 1349-1353, édition du deuxième quart du ^{xv}^e siècle.

Bibliothèque nationale de France, ms français 239, fol. 1.

4 BOCCACE, *Décameron*, I, trad. Jean Bourciez, Paris, 1952.



“ À aucun moment, les populations n’ont considéré les explosions des épidémies comme une réalité contre laquelle on ne pouvait rien faire. ”

était réputée avoir survécu à la peste bubonique : il était tout désigné pour détourner la maladie de ceux qui faisaient appel à lui. Les processions de flagellants, qui traversèrent l’Europe en 1349, ne sont donc que la partie la plus visible d’un intense mouvement de spiritualité qui permettait de se rassurer dans l’adversité et de canaliser les réactions de peur.

Réagir face à l’épidémie

Mais croire que ces attitudes religieuses furent les seules à se manifester serait se tromper sur l’état d’esprit des sociétés médiévales face aux maladies. Dès 1348, on chercha à comprendre scientifiquement le phénomène et à lui apporter des réponses concrètes. Rapidement, les autorités publiques demandèrent aux médecins des explications sur la maladie nouvelle et ces derniers produisirent des ouvrages présentant une première analyse de la situation. Le plus connu est, sans doute, le *Compendium sur l’épidémie* rédigé par les maîtres de l’Université de Paris à la demande du roi Philippe VI (1328-1350). Très bien structuré, écrit dans une langue fort claire, il visait à faire, dans l’urgence, un point sur les explications possibles à la maladie et sur les manières de s’en préserver. On y trouve déjà une série de conseils préventifs qui deviendront peu à peu courants, mais aussi de longs développements visant à placer la maladie nouvelle dans le cadre, rassurant, de la théorie scientifique du temps. L’objectif du traité n’est donc pas que thérapeutique ou préventif : son rôle est également de fournir une explication à un événement qui semble de prime abord totalement incompréhensible.

L’opuscule écrit à Paris est parmi les premiers d’une très longue série. Les traités de peste deviennent aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles un genre médical à part entière et plusieurs sont bientôt rédigés en langue vernaculaire, plutôt qu’en latin, pour s’adresser à toute la population. Certains sont même produits par des savants qui, quoique formés dans la discipline, ne sont pas des médecins professionnels, comme Marsile Ficin (1433-1499) qui donne entre 1478 et 1479 un *Consiglio contro la pestilenza*. Ces textes suivent un plan assez standardisé : explications scientifiques sur l’origine de l’épidémie et les signes qui peuvent l’annoncer, conseils médicaux et comportementaux pour éviter la contagion, propositions de remèdes pour ceux qui sont contaminés et, parfois, suggestions spécifiques aux différents groupes sociaux – ainsi, les médecins se soucient souvent de

ceux qui, praticiens ou religieux, s'occupent des malades et meurent en grand nombre. Face au caractère très dangereux de l'affection, les conseils sont avant tout préventifs. On recommande des fumigations, censées purifier l'air vicié par la présence de la maladie, des nourritures saines et légères, de l'eau pure, du vin pour conforter le cœur ; on souligne aussi l'importance du divertissement, tant les médecins ont conscience qu'un état d'anxiété aigu ne peut que favoriser la maladie et son issue fatale. Le conseil classique « pars vite, loin et reviens tard » (résumé en latin sous la forme de l'adage *cito, longe, tarde*) est donc une réponse logique à qui veut éviter la contagion, mais elle suggère aussi à ceux qui sont soumis à un risque de contamination de profiter des plaisirs de l'isolement et de la campagne pour renforcer leur force vitale – un conseil, on s'en doute, que seuls les plus fortunés pouvaient se permettre de suivre, ce qui explique d'ailleurs que les classes sociales favorisées furent, en règle générale, moins touchées par les différentes vagues de la maladie.

Mais les mesures prises en temps d'épidémie ne concernaient pas que les individus et les autorités décidèrent rapidement de s'appuyer sur les connaissances scientifiques pour proposer des réponses collectives. L'éloignement des malades était la première des solutions. Déjà pratiqué avant l'arrivée de la peste, ce fut l'une des premières décisions prises, parfois sous une forme terrible : le seigneur de Milan, Bernabo Visconti, demanda ainsi, lors d'un retour de la maladie en 1374, que tous les pestiférés soient expulsés hors des cités et envoyés à la campagne où ils devaient « guérir ou mourir ». En 1377, c'est la quarantaine qui était inventée à Raguse (Dubrovnik) ; en 1400, le principe du cordon sanitaire fut appliqué à Milan pour empêcher les pèlerins de mettre en danger la cité : ils furent bloqués au-delà de la rivière Adda, à l'est de la ville, avec interdiction de traverser. Partout, enfin, se mirent en place des offices de santé chargés de surveiller l'état des populations et de prévenir toute explosion épidémique. L'objectif des autorités était non seulement de préserver la santé des habitants, mais aussi de maintenir une forme de normalité, même en période de crise. Le résultat en fut, bien sûr, aléatoire et souvent décevant ; mais ces tentatives prouvent qu'à aucun moment, les populations n'ont considéré les explosions des épidémies comme une réalité contre laquelle on ne pouvait rien faire. D'une certaine manière, si l'on doit s'étonner, c'est plutôt de l'impact somme toute modéré

**La Grande chirurgie de
maître Guy de Chauliac,
1363, édition de 1672.**

BIU Santé Médecine -
Université Paris Cité,
83301 (1).

DES REPOST. EXITVRES ET PVSTVLES. 417
manifestement reconnu pendant cette grande peste qui parut en Avignon l'an 1348. sous le Pontificat de Clemens VI. durant la sixième année de son regne, estant alors attaché à son service ; j'espère que vous agréerez que je vous raconte l'Histoire de cette furieuse & inouïe peste ; afin que si pendant vostre vie il en survient quelque vne qui luy soit semblable vous sçachiez de qu'elle nature elle est ; qu'elles sont ses conditions ; & enfin que vous soyiez en estat d'y remédier plus avantageusement.

La peste commença chés nous en Janvier, elle dura sept mois entiers, pendant lesquels elle parut sous deux visages. 1^o. Durant les deux premiers mois, elle fut accompagnée d'une fièvre continuë, & d'un crachement de sang ; tous ceux qui en estoient frappez mouraient en trois iours. 2^o. pendant les autres mois elle estoit bien suivie de la fièvre continuë, mais outre cela elle estoit accompagnée de tumeurs & d'antrax qui paroissent dans les parties extérieures du corps, principalement sous les aisselles & aux eignes, ceux qui en estoient frappez mouraient dans cinq iours. La maladie fut si grande, & si contagieuse, sur tout dans celle qui estoit suivie du crachement de sang, qu'on prenoit le mal non-seulement en se visitant, & demeurant ensemble, mais encore en se regardant, de sorte qu'on mourait sans service, sans valets ; les hommes estoient ensevelis sans Prestres, & sans les secours de nostre Religion, le pere abandonnoit le fils, & le fils n'approchoit pas son pere ; la charité estoit morte, & toute sorte d'esperance perdue. Je la dois appeler grande parce qu'elle parcourut presque tout le monde, elle commença dans l'Orient, d'où rependant sa malignité & son venin dans les autres parties de la Terre ; elle passa dans l'Occident, & fut si furieuse qu'à peine la quatrième partie des hommes en eschappa, Je dis de plus que jamais il n'y eut qui luy fut égale, car ny celle qui ravagea

Dd

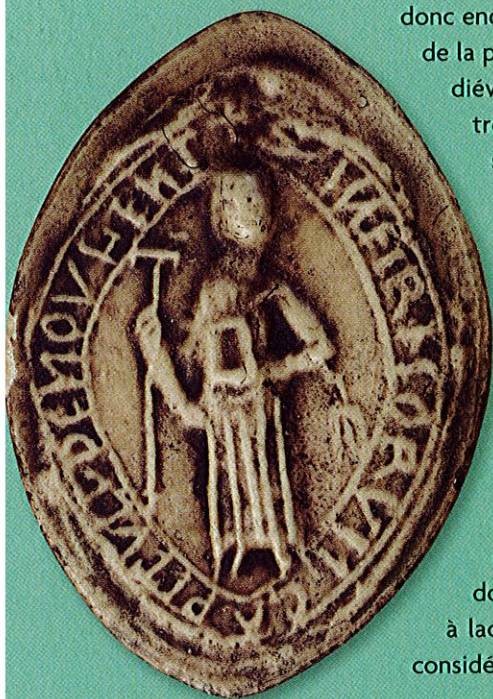
Giovanni Cadamosto da Lodi, *Libro de componere herbe et fructi*, Italie, vers 1471.

Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, division occidentale, Italien 1108, fol. 7 v°.

qu'ont eu, eu égard à leur violence, de telles épidémies sur les sociétés médiévales : on ne note guère de gouvernement renversé, l'ordre social n'est pas bouleversé et, une fois la crise passée, la vie reprend sans grand changement apparent. Ce qui marque est donc plutôt l'impressionnante résistance de ces sociétés anciennes à des catastrophes dont l'ampleur est difficile à imaginer aujourd'hui. À l'évidence, les épidémies ne sont pas des chocs frappant de stupeur des sociétés non préparées. Elles sont des événements, certes imprévisibles et violents, mais somme toute normaux. À l'époque médiévale, la mort n'est pas une inconnue, à laquelle on ne pense pas et que l'on chercherait à oublier ; elle est une compagne habituelle, familière, que l'on sait apprivoiser et que l'on tente toujours, autant que possible, de maîtriser. ■

LA LÈPRE À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE

Avec la peste, la lèpre est certainement la maladie que l'on associe le plus communément au Moyen Âge. Apparue en Occident dès l'époque antique, elle connaît une résurgence importante dès le x^e siècle, avant de commencer à s'estomper aux xiv^e et xv^e siècles. Plutôt qu'épidémique, la maladie s'avère donc endémique et touche, selon les calculs de F.-O. Touati, peut-être 0,5 % de la population occidentale. L'association de la maladie à la période médiévale n'est donc pas due à une brusque poussée mais à son traitement très particulier. En effet, à partir du xi^e siècle, se multiplient les léproseries, établissements spécialisés dans l'accueil des lépreux : elles se comptent, au xiii^e siècle, en milliers, voire dizaines de milliers, en Occident. On a suggéré que la mise en place de telles institutions était un moyen pour les sociétés médiévales d'éloigner ceux qu'elle considérait comme déviants, frappés d'une maladie autant morale que physique. En réalité, si cet aspect n'était pas absent, c'est surtout à la fin du Moyen Âge qu'il tendit à se renforcer. Avant cela, l'image des lépreux était loin d'être négative et le but des léproseries était l'accueil et la charité. Images du Christ souffrant, les lépreux formaient de véritables communautés religieuses, où les médecins n'intervinrent que relativement tardivement. Faire de la lèpre le modèle des affections médiévales est donc un contresens : au contraire, c'est une maladie exceptionnelle, à laquelle les hommes et femmes du temps consacrèrent des moyens considérables. ■



Moulage du sceau des infirmes du chapitre de Meulan.

Autrefois appendu à une charte d'accord entre Hébert, prieur des lépreux de Meulan, et l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, 1208.

Archives nationales, collection Douët d'Arcq, SC/D/9988.